

# *L'enquête en "situation ethnologique" : itinéraire d'une recherche en Pays dogon*

PAR  
ANNE DOQUET\*

À travers l'évolution du rapport d'un jeune chercheur avec ses interlocuteurs en Pays dogon (Mali), l'article envisage les relations entretenues sur le terrain comme une composante majeure de matériel ethnographique. À la fois touristique et "ethnologisé", le Pays dogon offre un éclairage des questions éthiques et méthodologiques posées au moment de l'enquête et au cours de sa restitution. Le parcours de l'anthropologue (qui passe du statut de simple étudiante à celui de chercheur confirmée) et les modifications de ses relations avec ses interlocuteurs dogons au fil de son expérience de terrain (qui induisent des changements de registre discursif) illustrent la nécessité de prendre en compte le contexte de production et de recueil des données dans l'analyse anthropologique.

A través de la evolución de las relaciones de un joven investigador con sus interlocutores en el país dogón (Mali), el artículo valora los contactos personales mantenidos sobre el terreno como un componente primordial del material etnográfico. A la vez turístico y etnologizado, el país dogón ofrece luz sobre cuestiones éticas y metodológicas planteadas en el momento de la encuesta y en la elaboración de sus resultados. El recorrido del antropólogo (que pasa de la categoría de simple estudiante a la de investigador) y las modificaciones de sus relaciones con sus interlocutores dogones al hilo de su experiencia sobre el terreno (que inducen cambios de registro discursivo) ilustran la necesidad de tener en cuenta el contexto de producción y de recogida de datos en el análisis antropológico.

Même si on lui concède un peu plus d'importance depuis plusieurs années, la dimension réflexive reste en France en marge de l'anthropologie. L'effort fourni par les chercheurs pour éclairer les conditions de leurs enquêtes se limite souvent à un paragraphe de la préface ou à un préambule méthodologique. L'attention portée aux modalités d'enquêtes et à leurs incidences s'efface ensuite derrière le corps d'un texte aux allures positivistes. Émaillées de quelques allusions au terrain destinées à prouver notre présence, les données sont analysées en dehors des conditions qui ont déterminé leur recueil. La brillante tentative faite par Jeanne Favret-Saada pour prendre en compte conjointement données et conditions d'enquêtes dans l'analyse anthropologique n'a pas trouvé en France le relais qu'elle méritait. Parallèlement, le post-modernisme américain a parfois poussé trop à l'extrême la réflexion sur soi pour jeter aux oubliettes un terrain qui ne faisait plus

---

\* Anthropologue, IRD, UR 107, Centre d'Études Africaines, EHESS, Paris.

sens. Pourtant, la prise en compte de la dimension réflexive dans l'analyse est une des conditions de l'éclairage de l'objet anthropologique. Mon parcours au sein d'une société ethnographiquement surinvestie pendant plus d'un demi-siècle m'a conduite à prendre en compte le contexte de recueil et de production des données, afin de ne pas tomber dans un leurre anthropologique que l'investissement ethnographique et touristique des sociétés observées rend de plus en plus difficile à éviter. Le cas du Pays dogon est sans doute spécifique du fait de la renommée du "père" des études ethnologiques sur cette société, Marcel Griaule. Mais si les questions inhérentes aux modalités de l'enquête sont ici grossies à la loupe, cette situation singulière offre à tout un chacun l'occasion d'appréhender sa propre expérience de terrain en tant que donnée constituante de l'analyse. J'essaierai donc ici de retracer mon parcours, qui s'étend d'un embryon de terrain de trois semaines pour mon mémoire de maîtrise (1991), à un séjour de deux années au Mali en tant que chargée de recherches à l'IRD (Institut de Recherche pour le Développement) au cours duquel je me rendais très régulièrement en Pays dogon pour des missions de plusieurs semaines. En mettant en parallèle l'évolution des données recueillies pour ma recherche avec celle de mes relations sur le terrain avec mes interlocuteurs, et plus spécifiquement avec les guides touristiques, j'espère montrer le caractère indissociable du vécu et de l'analyse sur un terrain doublement marqué par l'anthropologie et par le tourisme.

ENTRER DANS LE CADRE ANTHROPOLOGIQUE :  
PREMIERS PAS DANS DES PARCOURS BALISÉS

Si le choix d'un thème ne relève jamais totalement du hasard, mes recherches se sont portées vers le Pays dogon sans que je mesure le poids des écrits anthropologiques sur cette société, et encore moins leurs effets. C'est sans aucun doute dans un esprit teinté d'exotisme que je suis partie étudier les masques dogons pour mon mémoire de maîtrise, suite à un exposé donné dans un cours optionnel d'anthropologie de l'art africain. À peine avais-je conscience du fait que le Pays dogon était marqué par le phénomène touristique. N'ayant effectué que peu de lectures préalables mais étant tout de même relativement fascinée par les entretiens de Griaule avec le vieil Ogotèmmeli, j'espérais, de façon plus ou moins avouée bien sûr, que quelque vieillard se prenne d'affection pour moi et choisisse à son tour de m'initier aux secrets de cette société mystérieuse. Ce mystère m'avait été donné à entendre lors d'un bref mais intense séjour au Mali, où les Dogon m'étaient toujours présentés comme de puissants féticheurs ayant gardé toute l'authenticité de leur culture ancestrale. Je vivais donc une deuxième expé-

rience de l’Afrique, mais une première expérience de terrain, les deux n’étant pas sans lien puisque les questionnements relatifs à mon premier séjour m’avaient conduite à m’inscrire en licence d’anthropologie. J’étais accompagnée de mon ami, passionné d’Afrique, et qui joua un rôle non négligeable dans le déroulement de mes premières enquêtes, notamment du fait de sa connaissance du jeu des relations sociales et sa réticence aux traitements habituellement réservés aux touristes. Il était donc le principal interlocuteur, en particulier lors des négociations parfois houleuses pour les tarifs d’un guide-interprète dont je ne pouvais me passer. Les critères pour choisir ces derniers n’étaient pas d’ordre scientifique, mais dépendaient d’une part de nos faibles moyens financiers et d’autre part des compatibilités d’humeur des guides avec le tempérament franc, voir vif de mon ami. J’insiste sur sa présence car le recul m’a fait comprendre combien de pièges touristiques je n’aurais déjoué sans lui. Néanmoins, nous ignorions presque tout des réalités du terrain dogon et je me suis en quelque sorte laissée mener dans les parcours touristiques et anthropologiques sans résistance, notant les lieux et les personnes vers lesquels on me conduisait et les discours qu’on me livrait, observant les réactions des guides lorsque mon ami se montrait trop réfractaire au statut d’objet que l’on prête au touriste. Focalisée sur mon objet d’étude (les masques, et donc à mes yeux, la tradition), je ne mesurais absolument pas la “situation ethnologique” dans laquelle je baignais.

Dans le prolongement de la “situation coloniale” de Balandier, la “situation ethnologique”<sup>1</sup> induit une orientation de la culture en lien avec les recherches anthropologiques menées sur une société. Une telle situation peut donc émerger dans les terrains de prédilection des anthropologues, où ces derniers ont séjourné de façon prolongée, sinon continue. En Pays dogon, le terme peut s’appliquer à la région de Sangha, village dans lequel les missions ethnologiques se sont succédé pendant plus d’un demi-siècle. Les anthropologues sont en effet loin d’avoir épuisé l’ensemble du Pays dogon, qui couvre un vaste territoire s’étendant du sud-est du Mali au Burkina Faso. Le village de Sangha, à cheval sur la falaise sud et la plaine dans la région dite Bombou a été l’objet d’un intérêt extrême, voire d’une passion, tant au niveau de la recherche anthropologique qu’au niveau du tourisme. C’est avant tout à Sangha que la mission Dakar-Djibouti, première mission ethnographique française qui de 1931 à 1933 traversa 15 pays, s’arrêta en 1931. Le coup de foudre de Marcel Griaule pour la culture dogon au cours de

---

<sup>1</sup> La “situation ethnologique” et les enjeux locaux de la présence des chercheurs sont décrits précisément dans ma thèse de doctorat. DOQUET, A., 1999, *Les masques dogon : ethnologie savante et ethnologie autochtone*. Paris, Karthala.

cette mission est légendaire. C'est par suite à Sangha que se succédèrent les différentes missions scientifiques qu'il conduisit, tout comme celles de ses successeurs, et qu'émergea plus tôt que partout ailleurs au Mali le phénomène touristique. Les contacts des villageois de Sangha avec les étrangers furent donc permanents et leur complaisance dans le processus d'ethnologisation de leur culture s'inscrit en filigrane dans les archives anthropologiques : la résistance apparente des informateurs y apparaît comme un moyen subtil de susciter l'intérêt des chercheurs en affirmant hautement le caractère ésotérique de leur savoir. Ils ont ainsi pu percevoir, dès les premières missions qui datent d'avant la seconde guerre mondiale, divers intérêts à maintenir l'attention des chercheurs. A l'apport financier s'est ajoutée une amélioration des conditions de vie des habitants, avec entre autres la construction en 1950 du barrage de Sangha à l'instigation de Marcel Griaule. Ce dernier a parallèlement tenu un rôle de médiateur politique entre les Dogon et l'administration coloniale. Présentant les enjeux inhérents à l'ethnologisation de leur culture, les interlocuteurs des chercheurs se sont montrés actifs dans le prolongement des enquêtes à leur sujet. La mise en valeur de leur culture dépassa de plus rapidement les frontières de la science pour attirer de nouveaux regards admiratifs, eux aussi avides de tradition. Sans jamais l'explicitier, l'ethnologie a induit l'idée d'une culture intemporelle et immuable dont s'est emparée la promotion touristique, qui fit des Dogon une société miraculeusement préservée des effets du temps, vestige des premiers âges de l'humanité. Les revenus monétaires que certains villages tirent de l'activité touristique ne sont pas négligeables, pas moins que les bénéfiques liés à la vente de leurs sculptures, devenues une valeur sûre sur le marché des arts "primitifs". Sans épuiser les avantages qu'ont pu trouver les villageois au prolongement des recherches à leur sujet —il ne faut pas non plus négliger le rôle des élites politiques et intellectuelles urbaines dans ce processus—, on peut comprendre qu'une telle configuration a vu naître le développement d'un véritable "marché ethnographique", pour reprendre la belle expression de G. Ciarcia.<sup>2</sup> Qu'en résulte-t-il pour l'apprenti chercheur qui fait ses premiers pas en Pays dogon ?

L'établissement, dans toutes les zones touristiques, de sentiers propres à satisfaire la soif d'exotisme des visiteurs, se double à Sangha de l'aménagement de sentiers anthropologiques. Les villageois, et les guide-interprètes en particulier, ont une idée précise de ce que vient chercher l'ethnologue auquel ils attribuent des caractéristiques extrêmement détaillées : avant tout, l'anthropologue

---

<sup>2</sup> CIARCIA, G., 2003, *De la mémoire ethnographique. L'exotisme du pays dogon*, Cahiers de l'Homme, Éditions de l'EHESS, Paris, 2003.

s'intéresse aux traditions. Il admire tout ce qui est ancestral et ne supporte pas les religions importées (les anciens informateurs de Griaule se plaisent à raconter la haine qu'il éprouvait envers l'Islam). Il s'oppose à la vente d'objets anciens et n'apprécie aucunement les traces visibles de la modernité. Bref, l'anthropologue aime "l'authentique" (le terme est très fréquemment utilisé à Sangha) et c'est donc de "l'authentique" que guides et informateurs s'attachent à lui fournir. Pour ce, un certain nombre de villageois plutôt âgés font office d'informateurs, n'hésitant pas à affirmer que c'est leur "métier". Ayant offert leurs services à différents ethnologues, ils se prêtent aisément au jeu de l'entretien ethnographique, mettant à profit leur art de dire sans trop dire, de sous-entendre sans dévoiler. L'insistance sur la vivacité de l'«animisme» comme sur le poids des secrets et des paroles "profondes" constituent des valeurs sûres pour appâter l'apprenti chercheur. D'abord guidé vers les personnes qui l'attendent et savent répondre aux centres d'intérêt pressentis chez lui, le jeune anthropologue est ensuite conduit, par des guides-interprètes locaux eux aussi très familiers de la discipline, vers des manifestations ou des lieux qui constituent autant de traces visibles de l'immutabilité des traditions. En puisant dans la vie quotidienne des éléments soigneusement sélectionnés, il n'est pas difficile de mettre sous les yeux de celui qui n'effectue qu'un court séjour et ne maîtrise pas la langue un Pays dogon "authentique". C'est ainsi que l'expérience des guides locaux, avec la complicité de villageois tirant eux aussi quelques revenus de l'activité touristique, a permis d'établir des sentiers préétablis non seulement pour le touriste mais aussi pour l'anthropologue. L'idée de société pieuse, spirituelle et harmonieuse, inspirée par les anthropologues, puis consolidée par les activités relatives au tourisme et au patrimoine (le Pays dogon est inscrit depuis 1993 sur la liste du "patrimoine mondial de l'humanité" de l'Unesco), résonne *in situ* sur ces terrains aménagés. Nul n'entendra parler des différents conflits qui agitent les villages, et Sangha en particulier...

Je me suis ainsi laissée prendre au jeu et j'ai circulé dans ces parcours préétablis, notant au passage tous les éléments, même les plus ténus, qui pouvaient sonner faux dans cette excessive harmonie, et comptant sur l'évolution de mes rapports avec les villageois pour dépasser ce cadre artificiel. Mes relations se sont effectivement modifiées au fil des terrains, notamment avec les guides touristiques auprès de qui je passais de plus en plus de temps. Cette proximité me profita clairement sur le plan du matériel anthropologique recueilli, les bouches se déliant au fil de notre complicité. Mais ce recueil ne se fit pas sans embûches et le prix à payer tant sur le plan humain que scientifique s'avéra parfois lourd...

DÉPASSER LE CADRE ET VIVRE LE MONDE DES GUIDES

C'est en quelque sorte involontairement que j'ai pu accéder à des paroles brisant le discours stéréotypé habituellement servi à l'ethnologue. Après avoir passé cinq semaines dans la région de Sangha au cours d'une des missions effectuées pour mon travail de doctorat, j'éprouvais une certaine fatigue intellectuelle, lassée de recevoir constamment les mêmes discours sur l'authenticité des traditions, que je m'entretienne avec des jeunes ou des hommes plus âgés. Je décidai alors, pour atténuer ce malaise, d'arrêter mes enquêtes à ce point, tout au moins pour cette mission, et de prendre quelques "vacances" au cours des derniers jours passés à Sangha. Abandonnant carnet, stylo et magnétophone, je profitais aussi du confort matériel qu'offre ce village à ses visiteurs et nous passions, mon ami et moi, nos journées à flâner, discuter ou encore à nous initier aux jeux de cartes locaux. Les affinités nouées avec certains guides de Sangha se renforçaient alors puisque nous avons pour finir passé la quasi-totalité de nos journées et de nos soirées auprès d'eux. Et c'est au sein de ce "divorce" avec ma discipline que j'assistai aux conversations les plus précieuses, les jeunes me dévoilant progressivement leurs techniques de guidage et m'ouvrant partiellement la porte des zones sombres et conflictuelles du village. Cet accès au double discours des guides me fut bien sûr profitable et je quittai cette année-là le Mali avec l'intuition de l'intérêt d'enquêter dans le milieu des guides, dont la compréhension est indispensable à celle des réalités du pays dogon aujourd'hui, et au-delà à celle du phénomène touristique au Mali.

Enquêter au milieu des guides signifie d'une part renoncer à son matériel d'enquête habituel et d'autre part atténuer autant que faire se peut son statut de chercheur. La tâche n'était pas trop ardue pour moi : j'étais jeune, je voyageais toujours accompagnée de mon ami, et surtout je n'étais qu'étudiante, puis par suite chercheur hors statut. J'ai de plus noué avec certains d'entre eux des amitiés sincères et indélébiles. J'ai pu ainsi petit à petit creuser ma place dans un milieu qui pourtant ne manque pas d'hostilité.

Les guides forment au Mali un monde à part. Nombreux et très peu organisés, ils sont largement désolidarisés des modes de vie de leurs parents. Leurs ressources, dépassant nettement celles de leurs compatriotes, leur permettent d'adopter un mode de vie moins contraignant et plus confortable, renforcé par de nombreux biens matériels échangés ou donnés par des touristes. Cette supériorité économique leur attire une très forte jalousie et l'accusation de monopoliser les revenus du tourisme sans contrepartie. Leur enrichissement considérable attise d'autant plus les convoitises que la plupart d'entre eux ne sont partis de rien. Beaucoup sont illettrés et nombreux sont ceux qui ont eu des parcours de vie très difficiles, notamment des enfances pas-

sées dans la rue. Parallèlement, l'état malien ne voit dans leurs agissements qu'une dérive effrénée de la profession. Accusés de tous les maux du tourisme, ils n'obtiennent aucune reconnaissance de la part du ministère qui travaille à l'instauration de guides touristiques officiels et diplômés. Les comportements visibles des guides ne font rien pour remédier à cette mauvaise réputation : leur consommation excessive d'alcool ou de cannabis exaspère les villageois, qui voient dans leurs actes une dilapidation de biens qui pourraient profiter à la communauté. En même temps, les relations qu'ils entretiennent entre eux, à l'instar des mondes de la marge, ne sont pas des plus tendres. Leur fraternité toujours hautement revendiquée masque des stratégies de hiérarchie et de compétition où la violence et l'agressivité l'emportent souvent sur leur prétendue solidarité. Beuveries joyeuses et embrassades alternent avec ces rapports de rivalité parfois très cruels, allant de simples médisances au sabotage de la réussite des autres. Enfin, pour ce qui est des relations des guides au monde "blanc", elles oscillent entre fascination et hostilité, entre admiration et racisme. Les guides sont forts d'une véritable connaissance des modes de vie occidentaux, auxquels ils adhèrent en partie et qu'ils adoptent à l'occasion. Leur expérience a souvent permis des amitiés sincères avec quelques touristes qui reviennent au Mali régulièrement. Mais ces complicités réelles se conjuguent généralement avec des comportements malintentionnés face aux autres clients. Les traditions d'accueil et d'hospitalité du Mali étouffent à premier abord un racisme latent, hérité des situations antérieures de violence et de domination coloniales, qui est susceptible de surgir dans toutes situations relationnelles délicates. Cette ambivalence est particulièrement aiguë dans le monde des guides, puisqu'ils sont au cœur des relations entre les Maliens et les étrangers. Ainsi peuvent-ils se plaire à jouer de la naïveté des visiteurs, ou même à maltraiter les touristes réfractaires à leurs comportements. Les rapports entre les guides et leurs clients sont quoi qu'il en soit clairement teintés de violence symbolique, dont il ne faut par ailleurs pas oublier la réciprocité. Se faire une place dans le monde des guides revient donc à endurer la violence de leurs rapports, sachant qu'il est difficile de ne pas être pris à partie dans leurs conflits. C'est aussi supporter des actes ou des discours antagonistes vis-à-vis d'une population étrangère dont on est soi-même issu. C'est enfin accepter d'être mis à l'épreuve constamment, les guides se plaisant à éprouver les étrangers dans un jeu de rapports de force duquel il est difficile de sortir vainqueur.

De façon peu réfléchie, j'ai ainsi bricolé mes relations, en mobilisant ma personnalité et toutes mes compétences relationnelles. Les raisons qui m'ont permis de circuler avec une relative aisance dans ce monde sont diverses. Je dois certainement le respect dont font montre beaucoup d'entre eux à mon égard à une très forte sympathie pour un guide haut placé dans leur hiérarchie interne. En même temps, si j'ai

voyagé accompagnée de mon ami durant toutes mes années universitaires, je suis par suite revenue seule sur le terrain, ce qui n'a pas manqué d'approfondir mes relations avec les personnes que je côtoyais. Je pense également avoir fait preuve d'un maximum de discrétion, notamment en évitant au maximum de m'interposer en cas de litige entre les guides et leurs clients. Il me semble enfin, pour l'avoir entendu de la bouche de différents guides, que ces derniers m'ont voué un certain respect en constatant que mon important changement de statut (publication de ma thèse et recrutement à l'IRD) n'induisait chez moi aucune modification de comportement ou de considération à leur égard. Je ne me suis jamais faite l'avocate des guides —la cause aurait été par ailleurs impossible à plaider—, mais j'ai toujours mis en valeur leurs savoirs et leur expérience. Cette marque d'estime à laquelle ils ne sont guère habitués n'est sans doute pas étrangère à leur façon de m'accepter. Non que nos relations n'aient jamais engagé, même implicitement, aucune contrepartie : se montrer l'«ami» d'une anthropologue travaillant sur le tourisme est une caution de confiance vis-à-vis des visiteurs souvent méfiants. J'ai de plus souvent rendu des services d'importances diverses, en particulier au moment où j'ai pris en charge et soigné un des leurs. Quoi qu'il en soit, je fus progressivement surnommée "sœur des guides" et le fait de me connaître devint presque un atout pour eux. C'est ainsi que j'ai pu, durant une longue période, fréquenter le monde des guides et mieux percevoir leurs codes discursifs et comportementaux. Et si cette expérience de vécu partagé n'est jamais allée de soi sur le plan des rapports humains, elle ne fut pas plus simple sur le plan scientifique.

Comme je l'ai évoqué plus haut, la discrétion vis-à-vis de mon statut de chercheur a toujours été de rigueur dans mon vécu au milieu des guides. Sans que j'aie jamais eu l'objectif de mes recherches, il m'était totalement impossible d'enregistrer les conversations les plus précieuses, d'une part parce qu'elles survenaient toujours aux moments les plus inattendus et d'autre part parce que la vue d'un magnétophone les aurait immédiatement détournées, voire interrompues. Des entretiens enregistrés —que je n'ai effectués qu'auprès de ceux que je connaissais le mieux— m'ont montré combien il était difficile, en présence d'un dictaphone, d'échapper au changement de registre de discours (utilisation de stéréotypes, ton sérieux et monocorde...), suscité instinctivement à la vue de l'objet. Je n'ai donc eu d'autre choix que de retranscrire toute une partie de mes données postérieurement aux conversations, avec les risques de perte et de transformation que cette forme d'enquête comporte. C'est par conséquent en amenuisant mon statut d'anthropologue au profit de ma personnalité (l'un pouvant parfois l'emporter sur l'autre malgré leur caractère indissociable) que je recueillis le matériel ethnographique le plus précieux, selon des normes ethnographiquement peu orthodoxes. Mais le caractère problématique de

mes enquêtes était loin de toucher à sa fin, car la discrétion délibérée que j'avais adoptée sur le moment se doubla d'une autre discrétion, nécessaire et partiellement imposée, lors de l'écriture. Comment restituer en effet, un matériel ethnographique recueilli dans la confidentialité ? La question n'est pas nouvelle en anthropologie, mais elle suscita chez moi de nombreux questionnements, avant même que je n'entame la phase de rédaction. L'anecdote suivante est significative. Un jour que, au comptoir d'un bar fréquenté par les guides, je questionnais l'un d'entre eux que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer, il me demanda rapidement si j'étais "de la police". Saisissant ce propos, un autre guide que je connaissais par contre beaucoup mieux répondit aussitôt : "Non, Anne, tu peux tout lui dire. C'est notre sœur, elle ne nous trahira jamais". Il m'est de même arrivé à plusieurs reprises de me voir accusée, sous le mode d'une plaisanterie sérieuse, de faire parler les gens avec des questions innocentes pour tout écrire par la suite. Que ces remarques relèvent de la menace ou de relations amicales importe peu. Elles ont seulement provoqué en moi une prise de conscience des problèmes de restitution qu'induirait nécessairement le thème de ma recherche. Le renoncement à une partie des données ethnographiques, parfois aux plus précieuses, constitue l'un des nœuds de l'éthique anthropologique. Ayant moi-même pu observer des touristes en train de mesurer le savoir des guides par rapport à leur lecture des textes de Griaule, j'imaginai quels usages pourraient être faits de mes écrits si je venais à publier l'intégralité des discours que j'avais pu recueillir, notamment ceux relatifs aux astuces, voire aux arnaques, des guides. Des raisons tant éthiques et qu'amicales m'ont alors conduite à taire ces données, malgré la richesse qu'elles pouvaient représenter sur le plan anthropologique. Ainsi mon expérience illustre-t-elle la tension à laquelle conduisent inévitablement des enquêtes menées dans une société caractérisée par une "situation ethnologique". Si le chercheur suit les traces du parcours balisé pour lui, il se prêtera au rôle qu'on attend de lui *in situ* : en bon ethnologue, il prouvera que les traditions sont bien vivantes et se portera garant de l'authenticité de la culture observée. Les paroles recueillies présenteront alors un caractère artificiel et stéréotypé, qui ne présente aucun intérêt s'il n'est saisi à la lumière des situations anthropologiques et touristiques. En même temps, si le chercheur parvient, à la faveur de relations profondes et amicales avec ses interlocuteurs, à accéder à un autre registre de discours, il est inéluctablement placé en position de traître. Impasses du métier d'anthropologue dont la "situation ethnologique" du Pays dogon vient grossir les paradoxes...

L'originalité de mon expérience en Pays dogon n'a ainsi rien de démesuré. Elle n'est que l'illustration de l'interdépendance entre les données recueillies sur le terrain et les relations nouées avec nos interlocuteurs, et des problèmes éthiques et méthodologiques qui en découlent. J'ai montré comme l'évolution de ces relations

fut décisive pour mes observations et ma compréhension des doubles effets de l'anthropologie et du tourisme sur le village de Sangha. L'enrichissement des données était corrélatif à l'amoindrissement de mon statut d'anthropologue. Mais je n'étais en fait qu'une apprentie ethnologue et j'étais loin de mesurer combien mon passage effectif au statut de chercheur pourrait une nouvelle fois induire des évolutions de discours.

RETOMBER DANS LE CADRE :

ENJEUX DE LA PRÉSENCE DES CHERCHEURS EN PAYS DOGON

Si, pour les diverses raisons évoquées, mes premières années de recherche se teintèrent d'un amoindrissement de mon statut de chercheur, je revins par la suite en Pays dogon forte d'un ouvrage : ma thèse de doctorat était publiée. L'effet de surprise escompté —j'avais emporté avec moi quelques exemplaires pour les distribuer— ne put se produire : mon livre avait été amené par des touristes et avait donc déjà circulé dans Sangha. Curieuse de l'opinion de mes interlocuteurs et amis quant à son contenu, je m'aperçus bien vite qu'il avait été apprécié pour son poids et sa dimension photographique mais qu'il n'avait été lu par personne. Seule une reconnaissance précise des noms de villageois avait été effectuée, à la grande fierté de ceux que je citais à plusieurs reprises et malgré l'utilisation d'initiales pour laquelle j'avais opté. La situation n'était pas réellement étonnante : j'avais au paravent constaté l'ignorance des habitants de Sangha quant au contenu des écrits de Griaule, tandis que l'existence et la circulation de son principal ouvrage étaient, elles, extrêmement significatives. Je ne restai en fait que quelques jours à Sangha cette année-là et repartis sous un flot de félicitations pour la publication de mon travail. J'y revins par suite très régulièrement durant deux années, dotée cette fois d'un véritable statut de chercheur. Les marques visibles de ce changement ne me paraissaient pas importantes, tant je me sentais familière au village de Sangha, dans lequel j'avais noué des relations durables. Pourtant, je dus bien vite constater que cette évolution de mon statut faisait sens aux yeux de mes interlocuteurs, pour qui ma fréquentation impliquait de nouveaux enjeux.

Mon livre arrivait en effet à Sangha dans un contexte un peu particulier. D'une part, le village connaissait une certaine désaffection de la part des anthropologues, notamment des héritiers de Griaule dont les piliers (Jean Rouch et Germaine Dieterlen) devenaient trop âgés pour se rendre dans la falaise. L'absence de relais de l'ethnologie griaulienne, qui fut longtemps garante de la pérennité des traditions, se traduisait par une nette inquiétude. La publication de mon ouvrage suscita dans ce contexte un intérêt nouveau à mon égard : des personnes que je n'avais jamais fré-

quentées s'intéressaient maintenant à moi, on m'invitait à droite et à gauche, notamment lorsque les touristes comptaient parmi eux une importante personnalité française.

En même temps, l'arrivée de mon livre coïncidait avec une réforme du système politique malien. Le processus de décentralisation, amorcé en 1999, a vu au Pays dogon comme ailleurs, des reformulations d'identités accompagnant les renégociations politiques. Le "retour du pouvoir à la maison" promu par le processus a marqué celui d'une instrumentalisation politique de la culture *in situ* avec l'essor des associations culturelles et l'émergence d'une jeune élite locale. De nouvelles manifestations culturelles, qui sont autant de reformulations contemporaines des traditions, ont également vu le jour. Or de nombreux guides touristiques du Pays dogon se sont rapidement investis dans les différentes activités communales, saisissant l'occasion d'asseoir certains de leurs projets et se hissant au rang, longtemps inaccessible, d'une élite politico-intellectuelle. Dès lors, mon travail, qui mettait en lien le tourisme et l'évolution culturelle, prenait un nouveau sens et il devenait intéressant pour quelques-uns de ces nouveaux "entrepreneurs ethniques" de se rapprocher de moi. Je fus ainsi plus sollicitée que jamais, mon regard sur les projets en cours permettant de mesurer leur "valeur" culturelle. En même temps, la liberté de circulation dans les réseaux villageois dont j'avais toujours joui se vit resserrée. En minimisant mon statut de chercheur, je n'avais auparavant jamais fait l'objet de convoitises. Mais désormais, ma présence n'était plus anodine. On me faisait expert dans les politiques touristiques et patrimoniales et on me demandait de garantir les engagements de certains dans leurs projets de développement touristique. Ces nouveaux enjeux incitèrent plusieurs des personnes que je fréquentais à agir sur ma marche de manœuvre, en restreignant mes potentielles relations avec leurs concurrents. Mon lien amical avec le maire était en particulier regardé d'un très mauvais œil par certains. Le pacte ethnographique prenait ici tout son sens : ceux qui m'avaient accompagnée dans l'accomplissement de mon travail attendaient en retour des gestes de soutien de ma part, dont ils espéraient avoir l'exclusivité. Et c'est ma relative résistance à cette manipulation (je cherchais à ne pas offusquer mes interlocuteurs tout en conservant ma liberté d'action) qui a progressivement délié les langues sur les conflits les plus obscurs du village.

Sous ses aspects les plus paisibles et les plus harmonieux, Sangha est le théâtre d'un conflit latent qui oppose en particulier deux villages limitrophes : Ogol Dah et Ogol Leye, et qui s'est particulièrement accru depuis cinq ans, se matérialisant dans d'interminables litiges fonciers. La cible principale de cet antagonisme est une puissante famille d'Ogol-Leye qui gère la plus grande partie des activités touristiques et détient incontestablement le monopole économique du village. Le statut de chefferie octroyé à cette famille est vivement controversé par les variantes historiques des clans voisins.

Or, l'anthropologie n'est pas sans lien avec la puissance de cette famille, principale collaboratrice des activités de Marcel Griaule, qui aurait favorisé son maintien au pouvoir. Régulièrement réactivés, les conflits opposant les deux villages prennent un caractère interminable. Mais si l'atmosphère est parfois belliqueuse, toutes les précautions sont réunies pour que jamais l'étranger ne puisse soupçonner cette situation. L'anthropologue n'aura donc que peu de chance d'accéder au cœur de ces conflits, tant ceux-ci sont opposés aux préoccupations supposées de toute recherche ethnologique. Pourtant, j'étais devenue un chercheur confirmé dont chacun tentait de s'approprier l'amitié tout en essayant de limiter mes rapports avec les autres, au prix d'un dévoilement des antagonismes villageois. Ma volonté, pour des motifs tant scientifiques que personnels, de briser les limites qui m'étaient imposées, a alors ouvert de nouveaux espaces discursifs qui m'ont permis de cerner les contours des réalités politico-sociales de Sangha, village toujours perçu dans l'imaginaire occidental comme une terre de paix et d'harmonie, miraculeusement préservée des effets pervers de la modernité. C'est finalement une nouvelle fois l'évolution de mes relations avec mes interlocuteurs qui m'a donné des clés de compréhension des réalités locales.

La présence des anthropologues à Sangha, parce qu'elle est garante de l'image d'authenticité culturelle prêtée à la société dogon, est devenue précieuse pour les villageois. Evoluant depuis plusieurs décennies dans une double situation ethnologique et touristique qui a en partie configuré leur réalité sociale, les habitants de Sangha ont balisé des sentiers destinés à nourrir les espoirs des chercheurs et des visiteurs avides de tradition. S'écarter des sentiers battus n'est pas une tâche facile, car c'est d'une part refuser le rôle que l'on nous prête, et c'est d'autre part se voir confronté aux questionnements éthiques que pose la restitution de données recueillies dans la confidentialité. Cet écart est pourtant décisif pour la compréhension des réalités d'une culture qui ne peut être saisie qu'à la lumière de ces interactions avec l'Occident. La narration de mon parcours de recherche en Pays dogon a montré à quel point la progression de cette compréhension était déterminée par mes relations vécues sur le terrain. Naïvement engagée sur des sentiers balisés à notre intention, je n'ai pu sortir de ce cadre aménagé qu'en me fondant dans le monde de la marge et en abandonnant mes attributs d'anthropologue. Parallèlement, je fus bien vite rattrapée par mon statut de chercheur qui aux yeux de mes interlocuteurs prenait une nouvelle valeur. Ce parcours sinueux illustre les enjeux que peut présenter la recherche anthropologique pour les populations observées. Si les manipulations dont l'anthropologue fait l'objet sont certainement plus manifestes à Sangha qu'ailleurs, il est clair que toute enquête de terrain comporte des enjeux similaires. Aussi la réflexion sur les relations que nous entretenons avec nos interlocuteurs apparaît-elle nécessaire, car ces dernières s'avèrent une composante majeure du matériel ethnographique.